

profondes ou autres, sur les grands événements politiques de l'Europe, ni un résumé de tout ce que nous a donné l'année qui vient de se terminer. N'enlevons pas Dreyfus au *Figaro*, ni la question austro-hongroise à M. de Pressensé, et faisons à l'année qui a vu l'apothéose de la souveraine de l'empire britannique ce que les soldats de sir John Moore ont fait à leur illustre chef : laissons-la seule dans sa gloire !

* * *

Une réelle douleur a traversé la France : Alphonse Daudet est mort.

Paris, la ville aux joies bruyantes et aux grands chagrins, n'avait pas fini d'acclamer ses deux nouveaux académiciens, — M. Theuriet et M. Vandal, — qu'on lui annonçait, foudroyante et imprévue, la mort de celui qui avait dit un jour : “ Je n'ai jamais cherché, je ne cherche pas, je ne chercherai jamais à être de l'Académie.”

Daudet a tenu parole. Il est mort sans être entré au nombre de ceux que l'on qualifie d'immortels. Il s'est contenté d'être le plus grand écrivain de son temps peut-être, et à coup sûr le plus varié et le moins discuté.

J'avais, pour cette première chronique, jeté sur le papier, peu après la mort du grand romancier, quelques mots sur les traits les plus caractéristiques de sa vie et de ses écrits. Mais il paraît que tous les écrivains de la *Revue*, heureux du changement qui s'est produit chez elle, ou remplis d'un plus grand enthousiasme en entrant dans cette année nouvelle, n'ont laissé à leur nouveau collaborateur qu'un espace rigoureusement restreint. Force m'est donc de laisser mon texte dormir d'ici au mois prochain chez l'imprimeur. Je ne puis m'empêcher de regretter ce retard pour ma prose,

“ Car dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme par tout pays en a bien vite assez.”